

## Paul 'Tex' Lecor

C'est le Coeur serré, les jambes flageolantes et quelques tableaux sous le bras, que je gravis pour la première fois l'escalier d'une grande galerie de la rue Sherbrooke.

Moi, Paul-Tex Lecor, six ans de Beaux-Arts derrière moi, fils de peintre inconnu, armé d'une solide formation en dessin et d'une gamme de couleurs osées qui me sont personnelles, j'essayais, pour la première fois et sans rendez-vous, d'attirer l'attention de ce monde confus et apeurant qui peut-être m'apporterait l'encouragement et surtout les quelques sous nécessaires pour persévérer et devenir, moi aussi, après tant de misère, un artiste peintre.

Un anglais de stature imposante, passé devant moi plusieurs fois sans me regarder; assis sur une chaise à haut dossier, mes cinq toiles alignées le long du mur, j'attends.

Autour de moi, des centaines de toiles de noms qui me sont inconnus, bizarre, et enfin un Suzor-Côte; dans le fond de la pièce, un récent Marc-Aurèle Fortin et un immense McDonald.

"Yes!" Je sursaute, c'est le Monsieur qui m'adresse la parole, depuis la porte de son bureau.

"Euh! These are my paintings, Sir. Could you please have a look, please?" Il s'approche, regarde à peine les trios premières puis, soulevant la quatrième au bout de ses bras, grimace en fermant à moitié les yeux.

"Hum! Not bad!"

Mon Coeur bat si fort que, d'une main, je cherche le dossier de la chaise afin de ne pas m'effondrer.

"Lecor, heh!"

Je lance immédiatement: "Cinquante dollars pour les cinq. J'ai besoin d'argent pour continuer."

Il tourne les talons, fait quelques pas, se retourne: "Monsieur Lecor, ce n'est pas le genre de peintures qui se vend. Merci. Je suis très occupé"

J'ai la tête vide en retournant à l'atelier et j'ai comme un grand couteau planté droit au cœur. J'ai les yeux mouillés. Quelqu'un m'accroche au passage; instantanément, je jette mes toiles par terre, je me défoule. Il est gros et joufflu. Le parfait bourgeois. Trois coups de poing sur la gueule et il est sur le dos, le bras en croix. Une voiture de police tourne le coin de la rue. Je rapaille mes toiles et je file dans les ruelles qui me sont familières. Je m'arrête essoufflé.

"Vous voulez que je me batte, mes sacrements! Ben! C'est aujourd'hui que ça commence." Nous sommes le 15 novembre 1963.

Aujourd'hui mes toiles sont accrochées dans les plus grandes galeries du pays: Heffel à Vancouver, Masters à Calgary, Loch à Winnipeg, Kaspar à Toronto, L'Art français à Montréal en passant par Les Peintres du Québec, Colbert, la Corniche, Arnaud, Archambault, Brown et d'autres...

Vingt ans se sont écoulés. Vingt ans dehors, en atelier. La Gaspésie, les Maritimes, la Côte Ouest, Charlevoix. Le chevalet accroché à flanc de montagnes. En habit de motoneige ou le torse nu, je peins à l'huile, à l'acrylique, à l'aquarelle. Des

petites toiles, des immenses, des tonnes de croquis. Je touches à tout: des personnages, des nus, tout ce qui bouge – vaches, veaux, chevaux. Tout y passe! J'ouvre souvent le bras vers le ciel et je m'écrie: "Salut Grand Boss, je peins et je suis heureux."

Mes secrets sont le travail, la confiance en soi, et le besoin des autres autour de soi. Il faut aussi admettre qu'un peintre c'est trop romantique: le romantisme et les affaires, c'est deux mondes.

Le jour où tu rencontres quelqu'un qui s'occupe de négocier tes tableaux, quelqu'un en qui tu as confiance, qui croit en toi, en ton talent, qui te défend, qui prend le coups bas sans broncher, qui partage tes revers comme tes succès, fonçant continuellement avec les meilleures munitions que tu puisses fournir, Bonhomme! T'as la clef pour réussir: la mienne, c'est Beauchamp-Joncas.

Toi, le jeune peintre, attention aux exploiters aux dollars et aux contrats faciles! Signe rien sans t'informer. Fous-toi des pseudo-connaisseurs, de ces pédales frustrées qui courent le vernissages un verre à la main, hurlant toujours les mêmes phrase stéréotypes: de ces ratés aussi de la peinture qui se défoulent dans le journaux: de ces critiques agonisants qui ovationnent les chiures de mouches et qui ne pourraient reconnaître un Modigliani d'un Authur Villeneuve, si la signature n'y était pas.

Heureusement il y en a d'autres qui sont constructifs et qui savent la différence entre un peintre qui se cherche et celui qui s'est trouvé. Ma reconnaissance aux De Jouvancour, Bruens, De Roussan, Brown. Dieu merci! Il y a encore des gens qui peuvent distinguer un barbouilleur subventionné d'un peintre qui fait son travail avec amour!

Salut!

P.S.- Le type du début était dernièrement à un de mes vernissages. Il m'a souri, mais j'étais tellement occupé...

1985 30 peintres figuratifs, L.Bruens du Québec (Éd. Trécarré)